

UN RAPPORT VÉRIDIQUE AU RÉEL

[Jean-Pierre Lebrun](#)

Érès | « Cliniques méditerranéennes »

2019/1 n° 99 | pages 29 à 41

ISSN 0762-7491

ISBN 9782749263212

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-cliniques-mediterraneennes-2019-1-page-29.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

© Érès. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Jean-Pierre Lebrun

Un rapport véridique au réel

Dans un article ancien, reprise d'une conférence donnée au groupe de *L'évolution psychiatrique* en 1947, et intitulé « La psychiatrie anglaise et la guerre » (1947, p. 101-120), Lacan, à la suite d'un séjour de cinq semaines à Londres, s'émeut de ce que l'Angleterre – et en cela, pour lui, par opposition à la France – ait obtenu la victoire sur l'ennemi nazi grâce à son « ressort moral » ; il en rend compte en précisant que l'intrépidité de son peuple a reposé sur un « rapport véridique au réel¹ ».

Je soutiendrai ici que les subjectivités d'aujourd'hui que souhaite interroger ce numéro de *Cliniques méditerranéennes* peuvent très bien être corrélées à notre manière actuelle d'évincer un tel « rapport véridique au réel ». Je me demanderai aussi si l'enjeu d'aujourd'hui ne serait pas que l'ennemi ne nous est plus extérieur, comme il l'était au temps de la Seconde Guerre mondiale, mais bien plutôt intérieur et qu'à cet égard, le psychanalyste lacanien devrait peut-être assumer qu'il est particulièrement bien placé pour en prendre la mesure... s'il y consentait.

UN RAPPORT VÉRIDIQUE AU RÉEL

Mais d'abord que signifie véritablement ce propos ? Que veut donc bien dire « avoir un rapport véridique au réel » ?

J'en risquerais une interprétation qui ne contredit pas ce que cette expression véhicule habituellement : ainsi, dans leur *Dictionnaire de la psychanalyse*, Chemama et Vandermersch (2009) définissent comme réel « ce que pour un sujet, l'intervention du Symbolique expulse de la réalité ». Et d'ajouter que « le Réel est précisément ce qui échappe à la prise totale du Symbolique ;

Jean-Pierre Lebrun, psychiatre et psychanalyste à Bruxelles et Namur, Association lacanienne internationale, 15 rue Saintraint, BE-5000 Namur ; lebrunjeanpierre45@gmail.com

1. C'est moi qui souligne.

il se maintient au-delà du Symbolique qui l'a fait taire ». Autrement dit, si par réalité, il nous faut entendre ce qui est atteint grâce à l'usage conjoint du Symbolique et de l'Imaginaire, par Réel, il faut entendre ce qui leur échappe.

Avoir un rapport véridique – du latin *veridicus*, « qui dit la vérité, qui est conforme à la vérité » – au réel voudrait alors dire avoir gardé la présence de ce réel au-delà de la réalité, ne pas l'avoir expulsé de l'appréhension de cette dernière. Avoir un rapport véridique au réel implique donc que celui-ci reste inclus comme « impossible » dans l'appréhension que l'on a de la réalité, autrement dit, qu'il continue à habiter la réalité, qu'il ne s'en laisse pas exclure. Cela impliquerait alors que pour avoir un rapport véridique au réel, il faut que l'usage conjoint des mots et des images ne nous leurre pas en nous laissant croire qu'ils pourraient mettre la main sur le réel, qu'ils pourraient arriver à en rendre compte exhaustivement.

Aujourd'hui, comme nous le savons, nous sommes plutôt loin de prendre cela en compte ; c'est au contraire le « tout est possible » qui prévaut, le « tout peut avoir lieu », le « ce qui ne va pas peut être réglé – peut-être pas aujourd'hui mais certainement demain ». Comme le dit, par exemple, Hervé Castanet, « ces affirmations sont devenues notre quotidien », et d'ajouter : « C'est un monde sans réel, [...] un monde sans castration, un monde où le savoir exclut l'impossible » (2009, p. 9). Je peux sans crainte de me tromper ajouter « un monde sans limite ! » (Lebrun, 2009).

Mais, plus intéressant encore, c'est exactement ce dont parle plus d'un sociologue du travail lorsqu'il s'agit de rendre compte de l'organisation actuelle de l'entreprise. Ainsi, Marie-Anne Dujarier, dans son ouvrage *Le management désincarné*, précise : « Ouvriers, techniciens, employés, cadres de proximité, tous disent massivement que le problème vient de ce que les concepteurs des dispositifs sont trop éloignés du "réel". Ils planent, ils n'ont aucune idée de ce que l'on fait, disent-ils. Ce discours est symptomatique de la critique contemporaine du pouvoir et porte sur la distance avec l'activité qualifiée de "réel". Les dirigeants et les planeurs se réclament eux du "réalisme". [...] La réalité, d'après les planeurs et les dirigeants, désigne des chiffres, des ratios et des classements, tels que l'endettement, la productivité relative des pays et des organisations ou la profitabilité. [...] Ceux qui invoquent la réalité se réfèrent essentiellement à une connaissance quantitative et abstraite du monde. Inversement, ceux qui se réclament du "réel" inscrivent leur activité concrète, leur rapport aux choses et aux êtres dans le registre sensoriel : il s'agit de ce qu'ils voient, de ce qu'ils entendent, de ce qu'ils sentent et ressentent » (2015, p. 68).

En ce cas, c'est comme si la langue utilisée, celle du management, avait sécrété un ensemble de mots que l'on prenait comme étant le réel alors qu'ils

ne désignent qu'une réalité sans réel, objectif atteint artificiellement par la « novlangue managériale » (Vandeveldde-Rougale, 2017).

Avoir un rapport véridique au réel, c'est *a contrario* garder ce dernier toujours présent, ne pas penser pouvoir s'en défaire, le compter comme susceptible à tout moment de (re)faire irruption, par exemple au travers du registre sensoriel. C'est aussi savoir d'emblée, avoir intégré, que le concept ne peut que le masquer, l'occulter, mais sans pour autant jamais y parvenir, au point même qu'il peut toujours surgir et surprendre, et que ce n'est alors souvent pas sans faire violence.

Ainsi, pour rendre compte de cette irruption du réel, Alain Badiou évoque la mort de Molière. Celui-ci a été terrassé alors qu'il jouait *Le malade imaginaire*. Le réel s'est ainsi manifesté tout à coup au cœur même du semblant : « La maladie mortelle qui va emporter Molière se manifeste au cœur même du semblant, c'est-à-dire au moment où Molière est en train de jouer réellement le semblant de la maladie » (Badiou, 2015, p. 21).

UNE ÉVICTION DE LA NÉGATIVITÉ

Or, si c'est précisément cet irréductible du rapport au réel que la société actuelle se donne la tâche d'escamoter *via* la langue managériale, et que celle-ci, comme nous le savons, s'étend chaque jour davantage pour finir par atteindre tous les secteurs de l'existence, cette façon de faire ne peut pas être sans conséquence sur la construction du sujet. Car, être construit en ayant dû éprouver que le cœur de l'identité est une négativité, autrement dit « un trou », un « vide » ou, au contraire, se construire sur une positivité sans absence, ne sera pas sans effet sur le sujet, en changera même la donne.

En effet, dans le premier cas, le sujet aura intégré que c'est toujours avec cette négativité – autrement dit, cette perte de jouissance – en lui qu'il pourra et même devra faire face aux aléas de l'existence, alors que dans le second, il se vivra comme un sujet autonome, non divisé, en droit d'exiger et même d'obtenir une reconnaissance qu'il n'obtiendra en fait jamais telle qu'il la souhaite et, du coup, il vivra la confrontation à la négativité – à la perte de jouissance – comme un trauma qu'il aurait fallu lui épargner.

On pourra en déduire que les sujets ainsi construits ne semblent pas avoir dû se soumettre, ni s'assujettir à ce qui fait le lot des parlêtres – qui implique une perte réelle de jouissance – mais qu'en revanche, ils ont intégré très tôt dans leurs parcours – tant on le leur aura laissé croire – la possibilité d'échapper à la négativation.

L'ENNEMI EST DÉSORMAIS INTÉRIEUR

Or, c'est là que l'ennemi pourrait bien nous être devenu intérieur, car c'est en nous-mêmes cette fois, au sein même de notre propre fonctionnement sociétal que se trouve cette façon de contrevenir à ce qu'exige toujours la condition humaine, ou le destin des parlêtres.

Pour rendre compte de cet ennemi intérieur, il ne suffit pas, en effet, d'évoquer les leurres de notre monde, qu'ils soient ceux de la langue managériale ou de la consommation ou même plus radicalement les effets du discours capitaliste, de ce pseudo-discours qui abrase toutes les disparités et promeut la disparition de l'impossible.

Tout cela s'avère certainement pertinent, mais manquerait peut-être le point précis où les psychanalystes, particulièrement ceux marqués par l'enseignement de Lacan, ont quelque chose de spécifique à faire entendre à la Cité. L'enjeu est évidemment de taille car une société qui échapperait à transmettre la nécessité d'une perte de jouissance pour s'approprier la condition d'être parlant nous entraîne à rien de moins qu'à une crise de l'humanisation. Rappelons ce propos explicite de Lacan : « Toute formation humaine a pour essence, et non par accident, de refréner la jouissance » (1968, p. 364).

Freud, quant à lui, avait identifié ce qui soutenait le travail d'humanisation qui impliquait précisément cette négativation de jouissance : c'était la fonction paternelle. S'il le fallait, rappelons parmi d'autres, ces dernières formules de son *Moïse* : « Le progrès de la vie de l'esprit consiste en ceci que l'on décide contre la perception sensorielle directe en faveur de ce qu'on nomme les processus intellectuels supérieurs, c'est-à-dire des souvenirs, des réflexions, des déductions : que l'on décide, par exemple, que la paternité est plus importante que la maternité, bien qu'elle ne se laisse pas prouver, comme cette dernière, par le témoignage des sens » (1939, p. 218).

Bien plus encore que d'un simple progrès dans la vie de l'esprit, il s'agit là de ce qui constitue l'humanisation car jusqu'à Freud et son temps, la primauté de la paternité avait toujours eu deux faces : asseoir le patriarcat mais aussi simplement ne pas laisser l'enfant n'être que celui de la mère. Or, en décidant, pour des raisons dont il faut d'emblée rappeler le bien-fondé, de la fin du patriarcat, nous avons, dans le même mouvement, rendu obsolète et inopérante la façon dont se transmettait depuis des siècles la nécessité de ladite perte de jouissance. D'où, crise de l'humanisation !

Entendons-nous bien : il ne s'agit pas ici de nier la légitimité de « se passer du père » ; ce dernier, en effet, devait être remis en question en toute logique, d'abord à cause du lien étroit et ambigu qui le liait au patriarcat, ensuite parce qu'il fallait faire progresser la citoyenneté démocratique, enfin parce qu'il s'agissait d'intégrer les avancées de la science qui venaient

subvertir de fond en comble les semblants, les modalités symboliques qui soutenaient les repères d’hier.

LA QUERELLE AUTOUR DU PÈRE

Il est néanmoins vrai qu’à partir de cette évolution nécessaire, nous nous sommes retrouvés face à une faillite du Symbolique, non pas du Symbolique comme tel, qui lui n’est en quelque sorte pas atteignable puisqu’il est caractéristique de l’espèce. Mais face à la faillite du Symbolique véhiculé par le monde d’hier, tel qu’il a fonctionné pendant des siècles – Freud évoque l’*Orestie* d’Eschyle comme moment originaire du patriarcat. Ce n’est donc pas – et la distinction est essentielle – le Symbolique comme tel qui de ce fait a été mis en banqueroute, mais la façon dont les sujets pouvaient et même devaient, *via* la primauté du père, se le réapproprier.

Je me dois d’ajouter cette précision pour ne pas laisser s’engouffrer ici la nostalgie ou le regret, car la fin de la prévalence du Symbolique d’hier, c’est un dépôt de bilan qui pourrait s’avérer porteur d’un nouveau progrès, jusqu’ici jamais envisagé : celui des capacités que nous pourrions avoir de faire face autrement à la violence qui nous habite du fait même de notre condition de parlêtres.

Pour reprendre un propos de Jean-Claude Milner, je rappellerai « qu’une société ne subsiste pas par son accord mais par ses désaccords. Seuls ces derniers la mettent en face de la question politique fondamentale : on ne tue pas son adversaire » (2017, p. 28). C’est en donnant sa place à cette pluralité que l’on pourrait faire un nouveau pas.

Jusqu’ici, c’est bien la prévalence du Symbolique qui était soutenue par le modèle patriarcal, mais avec l’effet de promouvoir un impérialisme – un accord par le Un – qui n’a pas été sans faire d’importants dégâts dont le colonialisme et les guerres resteront les symptômes majeurs. L’alternative qu’il s’agirait de frayer nous attend, mais elle implique de mettre au programme un approfondissement du travail de la culture qui exige précisément de renoncer autant que faire se peut à l’accomplissement meurtrier. Il ne s’agit donc pas de se satisfaire de nous débarrasser de ce qui hier y contribuait.

Pourtant, une lecture sans discernement à ce propos a laissé se confondre ce à quoi il fallait renoncer à cause du père, voire du patriarcat, et ce à quoi il fallait renoncer à cause de notre condition de parlêtre. C’est cette confusion qui a permis que se développe la querelle autour du père, dont il nous faudra peut-être reconnaître dans l’après-coup qu’elle a été une, voire « la » question cruciale dans l’histoire récente de la psychanalyse².

2. Rappelons à ce propos le discernement que fait Lacan, par exemple dans le séminaire sur l’angoisse : « Dans le mythe freudien, le père intervient de la façon la plus évidemment

Question cruciale justement parce qu'elle interroge ce que devient la perte de jouissance qu'implique l'humanisation. Certains ont en effet louangé – et louangent toujours – le déclin du père parce qu'il nous autorisait à nous débarrasser du patriarcat. D'autres, au contraire, ont fait du déclin du père la raison malencontreuse de la fin de la tradition et de la chute de ses valeurs. Dans les deux cas, ce qui a été négligé c'est qu'il aurait plutôt fallu prendre acte d'un affaiblissement de la structuration psychique lié à la confusion qui était faite entre contrainte liée au père et contrainte liée au langage.

Entre libertaires et nostalgiques du père d'hier, le combat a été rude, et ce n'est que très récemment que certains s'en émeuvent. Ainsi, Élisabeth Roudinesco, dans un récent débat consacré à la souffrance psychique, parle de « deux réponses aussi insatisfaisantes l'une que l'autre dans le milieu psychanalytique. Les uns disent : il n'y a plus de pères. Ils ont développé une nostalgie réactionnaire d'un passé idéalisé, au lieu de critiquer la vraie autorité [...]. Les autres y vont de leur réponse libertaire : tant mieux s'il n'y a plus d'autorité, qu'ils fassent ce qu'ils veulent... » Et, explicitement, à propos de la responsabilité des analystes, elle ajoute même « qu'ils n'ont pas su défendre la discipline par anarchisme » (Benslama et coll., 2016).

Il faut dire qu'avec de tels propos, on est loin de ce qu'elle avait déclaré auparavant quand elle écrivait : « Depuis une bonne vingtaine d'années, une partie non négligeable de la communauté psychanalytique française s'est engagée dans un combat d'arrière-garde contre le progrès, la science et la philosophie des Lumières. Convaincus que la famille est en danger, que la "Loi du père" est partout bafouée par les nouvelles modalités de procréation, que les homosexuels mettent en cause la différence des sexes en voulant élever des enfants, que la société du "cul", de la "sodomie" et de la pornographie règne sur nos consciences, et qu'enfin la télévision comme la science sont devenues les instruments d'une marchandisation des corps, ces psychanalystes se propulsent partout pour annoncer le triomphe de l'apocalypse et de la mort. [...] En se transformant ainsi en inquisiteurs, sans même s'apercevoir que ni Freud ni Lacan n'ont adopté de telles positions, ces psychanalystes donnent de leur discipline une image désastreuse » (Roudinesco, 2011).

J'avoue ne jamais m'être senti concerné par de tels propos mais, il faut en convenir, cette fois, le ton a changé : il ne s'agit plus de s'en prendre seulement à ceux qui défendent l'instance paternelle, quand ce n'est pas le père tout court, il faut aussi prendre la mesure de ce que les psychanalystes peuvent se trouver du côté de la jouissance libertaire de faire tomber tout ce

mythique comme étant celui dont le désir submerge, écrase, s'impose à tous les autres. Est-ce qu'il n'y a pas là une contradiction évidente avec le fait évidemment donné par l'expérience que, par sa voie, c'est tout autre chose qui s'opère, à savoir la normalisation du désir dans les voies de la loi ? » (Lacan, 2004, p. 389).

qui rappelle le père aussi bien que du côté de la répression conservatrice ; les deux confondent alors le père du patriarcat avec ce que j'ai appelé récemment « le principe paternel » (Lebrun, 2017).

Or, comme l'a très bien énoncé, toujours dans ce récent débat, Élisabeth Roudinesco, c'est là « l'arrière-fond de la crise de la psychanalyse ». Il est en effet crucial pour la discipline et pour qu'elle puisse servir de référence à ceux qui, sans être des praticiens de la cure, n'en sont pas moins tributaires de ses concepts, que soit tenue la position la plus juste possible à l'égard de ce que j'appelle désormais le « principe paternel » pour faire entendre que celui-ci ne véhicule rien d'autre que ce que nous devons à notre condition de parlêtres.

Certes, la réponse freudienne ne suffit plus, simplement parce qu'elle était tributaire d'une époque. Mais aujourd'hui, la question demeure et il s'agit d'y répondre autrement peut-être, mais toujours de la manière la plus rigoureuse possible.

Faut-il donc toujours le père ? Ou au contraire s'agit-il de le limoger ? S'agit-il de se passer du Nom-du-Père, comme l'énonce Lacan, à la condition de s'en servir ? Mais que signifie alors s'en servir ? De plus, s'il est possible que d'aucuns ne veulent pas s'en passer, il est tout aussi vrai que d'autres refusent d'en encore s'en servir. Autrement dit, le conflit est loin d'être terminé entre défenseurs du père, d'une part, et pourfendeurs, de l'autre. Et cela, aussi bien dans le champ de l'individuel à propos de l'Œdipe, que dans celui du social avec le père de *Totem et tabou*.

Autrement dit, en nous affrontant dans cette querelle du père, nous avons manifestement évité la distinction pourtant fondamentale que Lacan avait très bien fait émerger, à savoir la différence entre ce qui relève du père et ce qui relève du langage.

L'ENSEIGNEMENT DE LACAN

Nous n'allons pas ici refaire le développement du travail de Lacan autour de la fonction du père. Ce n'est pas le lieu et cela demanderait plus d'un ouvrage à lui tout seul. Nous dirons simplement que, depuis l'extraction du signifiant du Nom-du-Père qu'il a faite au début de son enseignement pour rendre compte de la psychose, jusqu'à la nomination borroméenne qui est père avec Joyce, on peut penser son trajet comme ce qu'il a frayé pour nous permettre de ne pas être assigné à la dépendance à l'égard du père d'hier, celui du patriarcat, ni même au personnage du père tout court.

Ainsi que le résume très bien Colette Soler : ce que Lacan poursuit n'est pas douteux : « Dégager une fonction dite Père, disjointe de toutes les significations qui s'attachent à ce terme dans la tradition que Freud n'a pas

subvertie » (Soler, 2014, p. 130). Et plus loin, elle confirmera : « La fonction Père peut être sans père [...] elle l'est dans le discours analytique. [...] le père nécessaire comme fonction nommante n'est pas nécessairement un père, et n'implique pas le sexe » (*ibid.*, p. 134).

Autrement dit, précisément par rapport à la question qui nous préoccupe, ce pour quoi le travail de Lacan est crucial et sans égal, c'est qu'il nous permet toujours de faire le trajet nécessaire à l'humanisation, même s'il s'agit désormais de l'envisager sans le père, cela n'étant d'ailleurs pas non plus sans conséquences.

Pourtant c'est bien là que nous avons laissé se faire la confusion, entre la volonté délibérée de se passer du père sous toutes ses formes – fonction paternelle, fonction tierce, rôle du père... – et nous passer de ce à quoi le père avait bel et bien servi pendant des siècles, à savoir d'être l'agent transmettant la nécessité de la négativité, que j'ai appelé « principe paternel » pour faire entendre en quoi il n'est alors plus que synonyme de ce qu'exige la nomination.

Mais voilà, satisfaits de nous être libérés du père, nous n'avons rien voulu savoir de ce que, dans le même mouvement, nous nous débarrassons de la façon dont depuis des siècles s'était transmise la nécessité de la perte de jouissance. D'où la réaction en miroir entre ceux qui veulent maintenir le père tel qu'hier et ceux qui n'en veulent plus au point même de se demander pourquoi encore appeler cette fonction « fonction paternelle » !

S'en est du coup suivi l'évincement de ce que le signifiant père avait bel et bien, pendant des siècles, recouvert de son nom, le réel, et donc aussi bien l'évincement du rapport véridique au réel. Pourtant s'il y a bien aujourd'hui un point – le seul point ! – sur lequel tous les psychanalystes, de quelque appartenance institutionnelle soient-ils, restent en accord, c'est qu'il faut toujours pour l'enfant un travail de séparation d'avec la mère, ou mieux, d'avec le maternel. Que ce travail soit fait avec l'aide du père ou pas est une question devenue seconde de par l'évolution du monde. Ce qui reste en revanche essentiel, c'est que ce travail doit toujours se faire, avec ou sans père, avec ou sans Œdipe : il s'agit toujours de pouvoir mettre la barre sur l'Autre, ou autrement dit encore : faire un travail d'individuation est et reste pour chaque sujet incontournable.

Mais, sans faire la distinction entre le père et l'agent qui a la charge de la négativation, c'est du même coup et le père et la négativation qui se trouvent rejetés. Car, en attribuant au père la responsabilité des maux de la civilisation sans rester au vif de ce qu'il avait la charge de transmettre ladite négativité, nous avons naïvement promu l'espoir de nous débarrasser du malaise inhérent à l'humanité. Celui-ci est pourtant loin d'avoir disparu. Il a plutôt simplement changé de look : là où hier, il était représenté par l'exigence

interdictrice du père, il l'est aujourd'hui par l'impératif d'une jouissance sans bornes.

Encore une fois, il ne s'agit donc pas d'entendre ce trajet dans une perspective « décliniste », comme on nous l'a souvent reproché mais, au contraire, d'entendre que faire tomber le père et sa représentation plusieurs fois séculaire devait contribuer à pouvoir se passer de ce père, en même temps que promouvoir l'idée d'un sujet davantage autonome, capable de s'imposer de lui-même les limites nécessaires et donc de faire ainsi progresser quelque peu la possibilité de son autonomie. Cela s'inscrivant donc bien dans la ligne de faire avancer et d'assumer au travers de chacun le désenchantement du monde.

LE « MAL DE LA JEUNESSE »

Il n'empêche qu'il s'agit, au travers de cette évolution, de prendre la mesure de la difficulté dans laquelle se retrouvent ceux qui en sont traversés. Cela ne voulant nullement dire qu'il faut se contenter de s'en lamenter, pas plus que de s'en prévaloir. Mais qu'en revanche, il s'agit de ne pas dénier les nouvelles questions que cela suscite. Faute de quoi les psys ne feront que rejoindre les « planeurs » du néolibéralisme et deviendront alors eux-mêmes incapables de garder un rapport véridique avec le réel.

S'il fallait donner du corps à l'ensemble de ces thèses que j'ai par ailleurs déjà développées dans *Les couleurs de l'inceste* (Lebrun, 2013), il serait difficile de trouver plus exemplaire que le film *Home* d'une jeune réalisatrice flamande, Fien Troch. S'approchant du cinéma de Larry Clark ou de Gus Van Sant, la cinéaste livre au travers de son dernier film une plongée percutante dans le monde des adolescents déjantés tel qu'il se présente aujourd'hui.

Le début du film met immédiatement en place le nouveau cadre « sociétal » – le nouveau monde – dans lequel l'action va se dérouler : la première séquence montre un entretien entre un directeur d'école et une élève qui a lancé de faux bruits désobligeants à l'égard d'un enseignant. Le premier tient à ce que l'adolescente reconnaisse sa faute mais elle ne le fera qu'après un long moment d'échanges et de tergiversations du style :

- « Mais j'ai rien fait !
- Prouve-le-moi
- J'ai le droit de m'exprimer non ? »

Autrement dit, rien ne va plus de soi. Tout est à réexpliquer et face à un tel programme, directeur et élève sont désormais sur le même pied et ce n'est alors que le seul désir de l'adulte responsable qui peut rétablir les enjeux de la situation. Ce dernier termine satisfait que l'adolescente ait finalement

reconnu sa faute mais celle-ci ne le fait que du bout des lèvres et rien ne laisse entendre qu'elle ait vraiment intégré les enjeux. On perçoit donc très bien la fragilité de la nouvelle donne : elle ne tient plus que sur la reconnaissance mutuelle des protagonistes, donc plus de vraie tiercéité sur laquelle pouvoir compter pour identifier ce que sont le bien et le mal. C'est dans un tel monde que toute l'action du film va se dérouler.

Celle-ci décrit le destin de trois adolescents : Kevin, 17 ans, vient de retrouver la liberté après une période d'enfermement en centre de détention pour des faits de violence ; sa mère, incapable de le voir réintégrer la famille tant les relations entre Kevin et son père étaient devenues houleuses et conflictuelles, fait appel à sa sœur pour l'accueillir. Ce sera alors l'occasion pour Kevin de côtoyer Sammy, son cousin germain. Ce dernier s'ennuie et sa relation à Sonia n'arrive pas à le détourner de son malaise et de sa difficulté d'exister. Il y aura en plus leur ami John, fils englué dans le lien à sa mère avec qui il n'arrive pas à trouver la moindre distance qui lui permettrait de frayer sa voie.

Le début du film montre celui-ci sorti de sa classe pour téléphoner à sa mère et la rassurer ; on pense d'abord à une relation amoureuse et le surveillant qui lui impose de réintégrer la classe se voit précisément récusé.

L'éducateur : « Tu n'as aucune raison d'être là. C'est interdit !

John : - J'envoie juste un truc.

- Tu envoies juste un truc ?
- C'est important, j'ai presque fini.
- On ne traîne pas dans les couloirs.
- Deux secondes et c'est fait.
- Tu retournes directement dans ta classe !
- Putain, mec ! Cool !
- Ton nom et ton année ?
- Fais chier !
- Tu vas te calmer oui ? »

L'âpreté et les exigences de la vie s'imposent à chacun des trois jeunes même si c'est différemment pour chacun d'eux. Kevin peine à ne pas céder à son impulsivité et à sa violence dès qu'il y a conflit, reproduisant sans doute sans cesse la violence du rapport qu'il avait à son père ; Sammy veut devenir avocat mais écrit qu'il aurait bien besoin de tuer quelqu'un pour se sentir vivre ; John reste prisonnier de sa mère dévorante, oscillant sans cesse entre y répondre et s'en séparer. Tout cela se passe dans la méconnaissance la plus radicale de ce qui pourtant fait trait commun aux trois jeunes : la référence au père bien que présente, en tout cas pour Kevin et Sammy, ne s'est comme pas vraiment inscrite dans leur appareil psychique et très concrètement, c'est leur

mère qui reste leur seule interlocutrice, en les protégeant du père. La mère de Kevin venant demander de l'aide chez sa sœur pour éviter la confrontation à son père ; la mère de Sammy, certes plus sensible aux difficultés des ados, finira par protéger son fils de sa participation passive au meurtre de la mère de John, et lui évite de devoir en parler à son père ! Quant à la mère de John, l'absence complète de différence de place générationnelle qu'elle manifeste et les équivalents incestueux – les masturbations qu'elle lui procure et qu'elle appelle des « gâteries » – qu'elle consent à son fils ne laisseront à ce dernier que la solution du passage à l'acte matricide.

Le film est loin d'une caricature ; il relève presque du documentaire sur un certain « mal de la jeunesse » d'aujourd'hui et laisse bien entendre l'impasse dans laquelle chacun des trois protagonistes s'est progressivement laissé enfermer, la plus tragique étant celle de John pour qui la seule voie restante sera cet acte meurtrier non sans que la cinéaste aura fait percevoir à quel point cette relation incestueuse ne laissait pas d'autre issue. Mais pour Sammy autant que pour Kevin, leur sidération, l'absence d'une quelconque intervention de leur part lors du crime les en rendra en quelque sorte coresponsables et les laissera sans point d'appui pour transcender l'horreur à laquelle ils auront ainsi passivement participé.

Ce qui sans doute est le mieux rendu dans le film, c'est l'abandon dans lequel se débattent ces jeunes : ne pouvant plus compter sur leurs parents qui, bien que préoccupés de leur avenir, sont souvent eux-mêmes davantage enfants que vraiment parents. Livrés à eux-mêmes *via* les portables et réseaux sociaux qui leur permettent d'échapper à une quelconque confrontation avec la génération qui les précède. Lâchés dans une jungle scolaire – et sociale – où les seules balises consistent en des normes de comportement édictées par ce qui reste d'autorité très souvent impuissante ou devenant au contraire autoritaire. En quelque sorte livrés aux aléas de la condition des êtres parlants, mais sans plus disposer des repères et balises que devrait leur fournir la génération d'avant.

Le constat est sans appel, même s'il ne concerne pas tout le monde de la même manière ; il nous faudra bien arrêter de le dénier : le déclin du père, certes programmé pour un progrès sociétal et la confusion qui s'en est suivie a ouvert pour beaucoup de sujets un champ abyssal où ces derniers sont en grande difficulté pour se dégager du maternel³. Non pas parce que la mère

3. Je ne peux que renvoyer ici à ce qui est formulé autrement par Marcel Gauchet : « L'individualisme produit par nature une image d'Épinal de sa genèse : celle d'une conquête venant de l'intérieur des individus, par auto-affirmation face à un ordre social répressif. Ce fut vrai dans une certaine mesure, ce ne l'est plus du tout. (...) La problématique a radicalement changé. La phase actuelle de triomphe du principe individualiste, qui permet pour de bon de parler d'une société des individus, a renversé cette logique. (...) Il faut en réalité beaucoup de moyens pour être un individu – dont le premier est l'éducation. Sans cet armement intime, que veut dire la liberté

aurait changé et se révélerait aujourd'hui plus pathogène, mais du seul fait que s'est « évaporé » – terme qu'a utilisé Lacan – celui qui avait la charge et les moyens, des siècles durant, de faire contrepoids symbolique à son seul pouvoir réel.

Nous pouvons – et devons, bien sûr – penser l'au-delà de l'Œdipe pour ne pas nous laisser enfermer dans une théorie qui n'aurait alors plus aucune possibilité de riposter au déclin du Nom-du-Père ; nous pouvons et devons penser en quoi, comme l'avance Colette Soler, « la fonction Père est sans père dans le discours analytique », mais de telles avancées ne peuvent pour autant effacer le désarroi de ceux et celles qui ont à se confronter à la nouvelle donne, encore moins le dénier, car il s'agit néanmoins toujours d'avoir à soutenir une énonciation à partir du trou qui habite chacun d'entre nous, cela entraînant précisément ce rapport véridique au réel dont parlait Lacan en 1947.

Pour conclure, il y aurait quand même leçon à tirer du « mal de la jeunesse⁴ » aujourd'hui à l'œuvre dans nos sociétés de consommation qui n'est absolument pas le même que celui, par exemple, qui sévit dans les territoires palestiniens de la Cisjordanie. Là-bas⁵, très peu de suicides, quasiment pas d'anorexie ni d'obésité ni de phobies sociales ni de décrochage scolaire... alors que chez nous, tous ces symptômes sont désormais de plus en plus fréquents ! Nous rappeler ici simplement ce que Lacan avançait, à savoir que « la victoire de l'Angleterre relevait du ressort moral » n'est alors peut-être pas sans à-propos.

BIBLIOGRAPHIE

- BADIOU, A. 2015. *À la recherche du réel perdu*, Paris, Fayard.
- BENSLAMA, F. ; DANA, G. ; DELION, P. ; ROUDINESCO, É. 2016. « La souffrance psychique aujourd'hui », *Le Débat*, n° 188.
- CASTANET, H. 2009. « Préface », dans L. de Miranda, *Peut-on jouir du capitalisme ?*, Paris, Max Milo.
- CHEMAMA, R. ; VANDERMERSCH, B. (sous la direction de). 2009. *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse.
- DUJARIER, M.-A. 2015. *Le management désincarné*, Paris, La Découverte.
- FREUD, S. 1939. *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1986.

d'évoluer dans un environnement qui vous échappe ? (...) Autant dire que devenir un individu est une épreuve socialement parlant. Le niveau d'exigence de l'entrée dans la vie s'est brutalement élevé », dans *L'attraction fondamentaliste, Figures de la psychanalyse* n° 34, 2017, p. 39-50.

4. Expression de Lacan, « Conférence de Milan », 12 mai 1972, inédit. C'est aussi précisément le sujet de *La Revue lacanienne*, n° 18, mai 2017.

5. Je renvoie à des propos tenus par le docteur Samh Jabr, psychiatre et personnage principal du film *Derrière les fronts, résistances et résiliences en Palestine*, d'Alexandre Dols.

- LACAN, J. 1947. « La psychiatrie anglaise et la guerre », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.
- LACAN, J. 1968. « Allocution sur les psychoses de l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.
- LACAN, J. 2004. *Le Séminaire, Livre X (1962-1963), L'angoisse*, Paris, Le Seuil.
- LEBRUN, J.-P. 2009. *Un monde sans limite*, Toulouse, érès, 2016.
- LEBRUN, J.-P. 2013. *Les couleurs de l'inceste*, Paris, Denoël.
- LEBRUN, J.-P. 2017. « Œdipe empêché. Invariance du "principe" paternel », dans *Les accueillants du Jardin Couvert et J.-P. Lebrun Une parole pour grandir suivi de Œdipe empêché*, Toulouse, érès.
- MILNER, J.-C. 2017. *Considérations sur la France. Conversation avec Philippe Petit*, Paris, Éditions du Cerf.
- ROUDINESCO, É. 2011. « Préface », dans D. Lemler, *Répondre de sa parole*, Toulouse, érès.
- SOLER, C. 2014. « Humanisation ? », dans *Séminaire 2013-2014*, Paris, Champ lacanien.
- VANDELDELDE-ROUGALE, A. 2017. *La novlangue managériale*, Toulouse, érès.

Résumé

Les subjectivités d'aujourd'hui sont corrélées à notre manière actuelle d'évincer ce que Lacan appelait dans son article consacré à « La psychiatrie anglaise et la guerre » (1947) un « rapport véridique au réel ». L'enjeu d'aujourd'hui ne serait-il pas que l'ennemi ne nous est plus extérieur, comme il l'était au temps de la Seconde Guerre mondiale, mais bien plutôt intérieur et qu'à cet égard, le psychanalyste lacanien devrait peut-être assumer qu'il est particulièrement bien placé pour en prendre la mesure... s'il consentait à vouloir le savoir.

Mots-clés

Réel, fonction paternelle, « principe » paternel, ennemi intérieur, confusion père et patriarcat.

A "TRUTHFUL RELATION TO THE REAL"

Abstract

Today's subjectivities are correlated with our current way of avoiding what Lacan called in his article on "English Psychiatry and War" (1947) a "truthful relation to the real." Is today's stake not that the enemy is no longer external to us, as it was at the time of the Second World War, but rather internal and, in this respect, should Lacanian psychoanalysts not admit that they are particularly well placed to assess this enemy... as long as they signal that they want to know about it.

Keywords

Real, paternal function, paternal "principle", inner enemy, confusion between father and patriarchy.